

LES CONCEPTS DU PRAGMATISME ONT-ILS UN INTERET POUR LA DEMARCHE ERGOLOGIQUE ?¹

Claudia della Croce

Introduction

Cet article traite de la manière dont les connaissances se construisent dans le courant du pragmatisme² d'une part et dans la démarche ergologique d'autre part. Nous développerons quelques concepts issus du pragmatisme et quelques concepts issus de l'ergologie. Enfin, nous tenterons de démontrer l'intérêt des idées du pragmatisme pour la démarche ergologique.

Dans notre activité d'enseignement et nos recherches portant sur les pratiques en animation socioculturelle, nous avons pu observer que dans les pratiques il n'y a pas de dualité entre savoirs théoriques et savoirs pratiques. Le rapport entre ces deux types de savoirs est une des questions posées par l'activité tant sous l'angle de l'usage des connaissances dans l'activité que sous celui de la production des connaissances dans l'activité³.

Dans nos formations en travail social, nous enseignons les théories séparées des pratiques, même si nos formations sont conçues dans l'alternance. Les différences entre savoirs théoriques et savoirs pratiques accompagnent la professionnalisation des étudiants. Les savoirs légitimés sont la plupart du temps les savoirs théoriques en raison de leur rattachement à des disciplines reconnues et on pense

¹ Cet article est rédigé à partir d'un mémoire de Master Recherche réalisée en 2014. della Croce, C. (2014). *L'expérience comme unification des connaissances dans l'agir*. Institut d'ergologie, Université d'Aix-Marseille.

² Le pragmatisme est ici défini comme un courant philosophique postulant que n'est vrai que ce qui a des conséquences dans le monde.

³ Savoir et connaissance sont utilisés ici comme étant synonymes.

que l'on est efficace lorsque l'on apprend à se servir des savoirs théoriques pour agir sur la réalité. Le sentiment de ne pas être en adéquation avec ce qui a été observé quant à la manière dont les connaissances se construisent chez les travailleurs sociaux nous a poussé à traiter la question de la construction des connaissances et de la dualité entre savoir et action.

Pour développer cette réflexion, nous avons volontairement choisi des théories qui s'opposent au dualisme « théorie-pratique », ou dit autrement qui postulent que les connaissances sont unifiées dans l'agir. Nous avons choisi des auteurs liés principalement au courant du pragmatisme ou ayant une pensée proche de ce courant. Il s'agit de William James qui, à la suite de Pierce a été l'un des créateurs du pragmatisme, ainsi que de Whitehead et Deleuze qui ont fabriqué leurs théories en s'en inspirant largement. Ce courant de pensée a montré que l'expérience réfute toutes les formes de dualité et qu'elle propose une théorie de la connaissance et de l'action sans les séparer. L'intérêt est pour nous de comprendre ce que le pragmatisme peut amener à la compréhension de l'activité et plus spécifiquement à la démarche ergologique.

Distinguer les savoirs théoriques et les savoirs pratiques en les découplant crée une dualité, alors qu'il semble que c'est au sein même de l'agir que la pensée s'élabore, les pratiques n'étant pas des applications de théories. Une pratique est une réponse à un problème concret et singulier alors qu'une théorie reste une généralité. Séparer les savoirs pratiques et les savoirs théoriques dans l'activité ne permet pas de rendre compte de la manière dont les personnes s'y prennent pour agir. *« Comme la pragmatique de la connaissance nous le montre, toute distinction des savoirs en fonction de leur nature et non de leurs effets occasionne le faux problème du rapport entre théorie et pratique »* (de Jonckheere, 2013, p. 30). Les connaissances théoriques sont certes très importantes pour construire des problèmes qui trouveront des solutions pratiques. Dans une vision pragmatiste *« un énoncé scientifique ou un concept peut, dès lors, être compris comme un outil permettant de construire des problèmes »* (p. 30).

1. Conception du savoir et de la connaissance dans le pragmatisme

Le pragmatisme s'intéresse à l'expérience et considère qu'au sein de celle-ci il n'existe pas de dualité notamment entre le corps et l'esprit, la pensée et l'action, le sujet et l'environnement. Un des éléments essentiels de l'expérience est la manière dont les idées ou les connaissances interviennent dans l'action. Dans ce sens, le pragmatisme ne s'intéresse pas à la nature de la connaissance mais à ses effets dans la perception de notre environnement et dans l'action. Une connaissance peut donc, pour ce courant, être définie comme des idées intervenant dans l'agir qui se sont stabilisées grâce à l'expérience. Si nous effectuons un travail de jardinage sans avoir de connaissances spécifiques dans ce domaine, nous avons néanmoins des idées qui interviennent dans l'expérience. Par exemple, nous savons qu'une plante repousse si nous la coupons, qu'une feuille brune est une feuille qui ne vit plus. Les idées que nous avons interviennent dans la manière d'agir. L'expérience et les idées vont influencer l'agir de telle ou telle manière. Par contre, la question de la manière dont intervient une connaissance dans l'activité reste opaque, nous n'en voyons que les effets, dans l'après-coup.

Dans le pragmatisme, l'idée a au moins deux fonctions. Premièrement, comme l'indique Whitehead (1998), les idées sont des « appâts pour les sentirs » qui font ingression dans la perception d'une situation. C'est l'idée de la rencontre d'un sujet et d'un objet, d'une chose avec une autre, d'une idée rencontrant une autre idée. Un sentir pourrait être défini par un ensemble de sensations et de perceptions qui prennent une tournure spécifique, ce qui indique la manière dont nous intégrons les éléments de l'environnement, sur une modalité particulière. Sentir c'est donc intégrer l'univers d'une certaine manière ou dans une certaine perspective qui donne une certaine importance à tel ou tel élément. Comme le dit de Jonckheere, pour Whitehead : « *un concept est une idée qui attire notre attention vers certains aspects du monde* », c'est pourquoi il le définit comme un « appât pour les sentirs » (2010, p. 413), ce qui signifie qu'il attire notre attention vers ce que nous sentons réellement parmi d'autres sentirs possibles.

Deuxièmement, les idées permettent de construire des problèmes sur lesquels on pourra agir (Deleuze, Parnet, 1996). A partir des questions que le monde nous pose, les concepts ou idées

nous permettent de fabriquer des problèmes sur lesquels nous pourrions agir. Deleuze donne une définition très joyeuse du concept : *« les concepts sont exactement comme des sons, des couleurs ou des images, ce sont des intensités qui vous conviennent ou non, qui passent ou ne passent pas »* (p. 10). Dès lors, un concept renvoie à des choses simples et concrètes. Rappelons ici que dans cette perspective un concept est un mot qui exprime une idée ou une série d'idées.

L'intérêt de la théorie réside dans sa capacité d'impacter l'entièreté de l'action, c'est-à-dire la manière de penser et la manière d'agir. Le pragmatisme ne propose pas l'application de théories dans les pratiques, cette pensée remet en question l'idée d'un aller et retour entre théorie et pratique. Elle refuse la dualité entre un savoir pratique et un savoir théorique, mais propose plutôt l'idée d'agencements combinatoires produisant une action singulière et située pour chaque situation. C'est au sein même des pratiques que des savoirs sont construits ou mobilisés.

Nous retrouvons aussi cette idée chez Jullien (2002) dans un concept qu'il a nommé la « propension de la situation ». Il nous montre que l'orientation duale est très présente dans toute la pensée occidentale qui a instauré la notion de finalité et isolé l'homme en tant qu'entité, ce que l'on ne retrouve pas dans la pensée indienne ou chinoise par exemple. Pour lui, les notions d'acteur, d'action, d'idée, de corps ou d'esprit sont réunies au sein de ce qu'il appelle la situation. Il parle du « potentiel de situation » et nous indique que l'efficacité serait contenue dans la manière d'exploiter les dispositions des situations. Ainsi, c'est le processus en cours qui définit les actions à venir, l'agir s'inscrit dans le cours du réel et là aussi il n'y a pas d'un côté la connaissance ou la théorie et de l'autre l'action. L'efficacité de l'action se base sur le potentiel des situations. C'est le déroulement de la situation elle-même qui développe ses effets et vient l'enrichir et la modifier selon les circonstances, dans une transformation silencieuse.

Une idée intervient dans la perception et puisque nous agissons dans un monde que nous percevons, elle influence l'action. Elle oriente également celle-ci en donnant une perspective à l'agir. En résumé, le pragmatisme réunit les idées et l'agir dans l'expérience qui rassemble les éléments du monde en les unifiant dans une conception non dualiste. Une idée est vraie si elle produit les résultats souhaités,

ce qui ne signifie pas être dans le relativisme puisque ce sont les conséquences des idées qui sont examinées. Les idées vont influencer l'expérience et l'agir et elles ont des exigences. C'est l'expérience chez les pragmatistes qui détermine l'usage des concepts, tout passe par l'expérience dans des situations singulières dans lesquelles les idées prendront sens et développeront leurs effets.

2. Concepts issus du pragmatisme

Nous développons ci-après quelques concepts issus de ce courant. Nous retenons : le concept d'expérience chez William James et celui d'expérience unifiée chez Whitehead, le concept de proposition comme « appât pour les sentirs » chez Whitehead, le concept de « devenir et d'agencement » et celui de « rhizome et multiplicité » chez Deleuze.

2.1. L'expérience

James (2010) nous montre que le monde que l'on veut habiter se construit au fur et à mesure des expériences et qu'il n'est pas achevé. Il s'agit d'une posture philosophique qui consiste à penser les situations dans leurs dimensions toujours singulières et nouvelles, qui autorise à être disponible à l'inédit, à la surprise. Il s'agit également d'une posture engagée dans le monde. « *Le penseur n'est jamais étranger au monde qui l'habite* » (Galetic, in James 2010, p. 13) nous dit James, et nos pensées ont des conséquences sur le monde que l'on habite. Chez lui, tout est pensé par le biais de l'expérience et des rencontres d'expériences. Les conséquences « *peuvent résider autant dans la manière de nous faire penser que dans la manière de nous faire agir* » (p. 18) puisque pour James la dualité entre pensée et agir n'existe pas. Les idées passent également par le tamis de l'expérience dans les situations dans lesquelles elles s'expriment et développent leurs effets.

A la fin de son œuvre, James définit sa pensée comme étant « un empirisme radical » pour exprimer le fait qu'il développe non seulement une conception de la connaissance mais une conception de nos rapports au monde et de notre engagement à son égard. Il s'oppose au rationaliste qui utiliserait les expériences concrètes pour en

abstraire un concept qui serait posé en principe supérieur duquel les expériences découleraient. L'empirisme ne prend pas en compte l'existence du général mais détermine la signification des concepts en les rapportant aux expériences dans lesquelles ils sont actifs. Comme il l'indique : « *un concept possède une signification s'il a des conséquences pratiques ou un concept est vrai si ses conséquences pratiques sont bonnes* » (Madelrieux, in James 2007, p. 39).

Le vrai n'étant pas défini chez James par la conformité avec ce qui existe déjà mais avec quelque chose qui n'existe pas encore et qui adviendra dans l'expérience, une idée est donc provisoire et elle vaut pour autant qu'elle s'accorde avec d'autres idées dans l'expérience, elle vaut qu'en tant qu'elle a été mise à l'épreuve dans l'expérience. C'est une vision radicale de la connaissance qui passe par l'entière de l'expérience, de l'idée jusqu'à l'action. Il donne un exemple pour illustrer cette idée, « *je sais ce qu'est un tigre si, guidé par l'idée que j'ai d'un tigre, je traverse la ville, entre dans le zoo et me dirige vers la cage où je ferai l'expérience directe des tigres présents* » (p. 52). Une expérience est ainsi constituée par des suites d'actions – l'idée étant elle-même une action – que l'on peut nommer et qui permettent de connaître un objet donné. Avoir une connaissance c'est savoir se comporter à l'égard de la chose connue, connaître une motocyclette c'est savoir se comporter envers elle : la conduire, la réparer.

Pour James, « *la méthode pragmatiste se veut équivalente pour la philosophie à ce qu'est la méthode expérimentale pour les scientifiques* » (p. 27), les pragmatistes se veulent des expérimentalistes en philosophie. De la même manière que la vérité relève d'étapes expérimentales dans la démarche scientifique :

« *une idée est pourvue de signification si elle est vérifiable (c'est à dire s'il existe dans le monde empirique des chaînes d'intermédiaires permettant de faire l'expérience de son objet) et elle est vraie si elle est vérifiée (c'est-à-dire si la transition réellement effectuée mène bien à la présence sensible de l'objet)* » (p. 54).

La portée épistémologique du pragmatisme « *se présente sous la forme d'une théorie "ambulatoire" de la connaissance* » (p. 56).

Nous pourrions dire qu'ainsi nous déambulons « dans et entre » les expériences et ce processus de déambulation construit la connaissance par la mise en relation entre les expériences. Nous nous déplaçons à travers les expériences, qu'elles soient perceptuelles ou conceptuelles, elles constituent une continuité dans ce James appelle « les processus intermédiaires particuliers de connaissance » (p. 60). La connaissance déambulatoire ne procède pas par sauts du sujet à l'objet mais elle atteint son objet par une série d'expériences intermédiaires. Ce n'est que par plusieurs expériences qui se développent en un mouvement continu que les idées se combinent pour appréhender l'objet en objet de connaissance.

Whitehead (1998) utilise le terme « d'expérience unifiée » pour indiquer qu'il n'y a pas de dualisme entre un « sujet » qui perçoit et un objet qui est perçu ; pas de séparation entre corps et esprit, entre physique et mental par exemple. Pour lui, les concepts sont sans signification s'ils ne passent pas par l'expérience. Ce qu'il nomme l'unification de l'expérience signifie que l'on ne peut pas diviser le monde en différentes entités dont chacune pourrait être étudiée séparément et indépendamment des autres car cela ne permet pas l'organisation de la connaissance dans sa globalité (Cobb, in Stengers, 1994). Il n'y a pas besoin d'ajouter quelque chose aux perceptions que ce qui en est strictement perçu. Si nous séparons ce qui appartient à la perception de ce qui appartient au cerveau et à l'esprit, nous ferions comme l'indique Whitehead « bifurquer la nature ».

La conviction de Whitehead est que ce qui existe vraiment « c'est l'expérience vécue et que celle-ci est devenir » (Cobb, 2010, p. 9). Cela l'a amené à développer une philosophie spéculative ; ce qui signifie que les idées ne sont jamais des doctrines statiques qui affirment une certitude. Il s'agit plutôt de faire discuter les hypothèses entre elles et de voir si elles sont en accord entre elles, dans le champ étudié. L'idée spéculative permet de créer un concept qui ouvre des possibles dans la manière de penser mais également dans l'engagement dans l'agir.

2.2. Appâts pour les sentirs

Le verbe « sentir » chez Whitehead comprend l'idée d'une activité de l'organisme prenant en compte l'ensemble des sensations corporelles, mentales et émotionnelles comme totalité. Un sentir n'implique pas en lui-même la conscience, il faut d'abord qu'il ait une certaine importance pour que la conscience s'en dégage, il est premier par rapport à la conscience et à la connaissance. Pour de Jonckheere (2010), le sentir physique est la relation aux choses concrètes, l'inquiétude qui génère de la peur par exemple, le sentir conceptuel donne le sens de ce que cela pourrait être ou ce qui aurait pu être.

L'expérience a donc deux pôles, un pôle mental (sentirs conceptuels de notre activité mentale) et un pôle physique (sentirs physiques) qui sont interactifs et unis dans l'expérience. De plus, les idées que nous avons s'activent dans les expériences, font ingression dans les expériences et les influencent. Dans l'activité, j'imagine l'effet qu'aura telle ou telle action, l'idée que j'en ai va influencer l'activité mise en œuvre. Toutes les expériences communiquent entre elles, y compris les expériences mentales. Ce flux de l'expérience a pour effet une transformation, un apprentissage. Chaque nouvelle expérience réactive le passé et enrichit le présent, chaque événement se constitue en relation avec les expériences déjà réalisées.

Contrairement à la majorité des approches sociologiques qui étudient la répétition des choses propres à nos univers socioculturels, Whitehead (1998) nous indique qu'il y a de la différence dans ce qui nous paraît être de la reproduction et que les choses ne se répètent jamais à l'identique. L'évènement permet d'expliquer un peu plus l'expérience en montrant que chaque expérience contient une multitude d'éléments concourant ensemble, « *un évènement est une société en ce sens qu'il peut être décomposé en évènements microscopiques interconnectés* » (de Jonckheere, 2010, p. 179). C'est la transformation des éléments qui fait évènement.

Tout évènement est créativité et le concept de créativité est amené par Whitehead (1995) dans le sens où l'évènement n'est jamais produit deux fois de la même manière même s'il est à chaque fois déterminé par tout ce qui vient auparavant. La créativité est la mise en relation des expériences par une nouvelle expérience qui forme de

nouvelles compositions. La manière dont nous sentons le monde se fait sous le principe de créativité. En lien avec l'événement :

« La proposition est un concept proposé par Whitehead pour construire le problème du rapport entre la pensée et l'expérience et entre la pensée et l'action sans séparer le sujet de l'objet ou sans construire des dualités entre ce qui existerait dans le monde et ce qui serait localisé dans l'esprit d'un sujet » (de Jonckheere, 2010, p. 335).

Whitehead ne s'intéresse pas à la question de la vérité d'une proposition, mais uniquement aux effets pratiques qu'elle développe. Pour pouvoir exister, elle doit s'actualiser *« dans un sentir particulier d'un sujet particulier »* (2010, p. 336), dit autrement nous pouvons *« voir dans la proposition une capture ou une prise singulière des sentirs »* (Debaise, 2015, p. 113).

C'est pourquoi, la proposition est un « appât pour les sentirs » car elle attire notre attention vers l'aspect du monde concerné qu'elle énonce ou du monde possible qu'elle entrevoit. *« Toute proposition est une articulation d'un acte et des mondes possibles qui y sont associés »* (2015, p. 116). Une proposition théorique issue par exemple du modèle de la systémique pour intervenir en travail social va attirer l'attention du travailleur social sur la manière dont cette théorie organise le monde. Si nous référons par exemple au concept de loyauté de cette théorie qui suppose que nos comportements sont influencés par les relations que nous avons avec nos ancêtres, notre attention va être attirée sur la manière dont ces ancêtres, même décédés, vont influencer ou empêcher la réussite d'un enfant à l'école. Dans cette perspective, nous sentons l'influence des ancêtres dans le présent et notre intervention sera la conséquence de ce sentir.

Cette idée est importante dans la question du rapport entre savoir et agir. Par exemple, si un travailleur social reçoit une personne sans emploi et qu'il a en tête un modèle de compréhension collective de la problématisation du chômage, les idées contenues dans ce modèle seront des propositions qui vont déterminer des sentirs et par conséquent des actions. Son intérêt sera alors attiré par le rapport du chômage avec la vie sociale, l'organisation de la société, les politiques publiques et leurs effets sur ce problème. Les conséquences sur les actions qu'il entreprendra avec cette personne vont se matérialiser par

la mise en place d'actions collectives permettant la compréhension des causes de cette problématique : partage des réalités vécues avec d'autres personnes concernées, promotion des droits de la personne, réflexion sur le concept de citoyenneté par exemple. Si au contraire le même travailleur social a en tête un modèle de compréhension psychologique du problème du chômage contenant d'autres idées, il va mettre en place des actions plutôt individuelles : écoute, travail sur la situation familiale de la personne, travail sur son histoire de vie par exemple.

En d'autres termes, c'est en fonction des énoncés contenus dans le modèle auquel le travailleur social se réfère, considérés comme des propositions attirant son attention, qu'il agira de telle manière et laissera de côté d'autres actions possibles. Ce sont les idées qui attirent son attention, qui formeront sa proposition. Dans ce sens, l'action peut se voir comme la résultante de possibles multiples, dont l'un d'entre eux s'est imposé, laissant de côté d'autres alternatives. Dit autrement l'idée mise en mots attire notre attention, les idées ne sont donc pas des abstractions théoriques mais elles font ingression dans l'expérience et sont nécessaires pour sentir vers quoi ira l'action.

2.3. Devenir et agencement

Chez Deleuze (1996), les devenirs sont des transformations dans les rencontres et dans l'activité. Chaque situation contient un devenir, c'est-à-dire une transformation. L'ouvrier qui transforme une barre d'aluminium pour en faire un mât de bateau va évoluer avec son objet, parallèlement, en transformant à la fois une partie de lui-même dans sa manière de faire, et à la fois une partie du matériau, qui cependant restera barre d'aluminium tout en devenant mât de bateau. L'activité forme un devenir entre les différents éléments : l'ouvrier devient mât de bateau et le mât de bateau devient ouvrier. Dans le travail social, le devenir de l'utilisateur et celui du professionnel pourraient s'illustrer par le changement produit par la relation et la rencontre entre eux, qui va faire se transformer autant l'utilisateur que le professionnel.

Le devenir et l'agencement évitent de catégoriser et de classer les personnes, ce qui pour Deleuze constitue un mécanisme toujours stigmatisant. Ils imposent une posture de prise en compte de l'autre. Il

ne s'agit jamais de reproduire ou d'imiter, mais de constater que l'activité est prise dans des forces et des contraintes et qu'il n'y a pas d'agir rationnel. Si les devenirs ne sont pas des phénomènes d'imitation, mais des phénomènes de « double capture » comme le dit de Jonckheere (2010) - on est autant capturé par ce que l'on devient que par ce qui nous fait devenir - le concept de devenir rompt alors avec les références habituelles de la dualité stable/instable, équilibré/déséquilibré, car ces dualismes excluent la possibilité du devenir. Dans cette vision, les savoirs ne sont pas vus comme des vérités mais permettent de construire des problèmes singuliers pour des situations singulières.

Quant à l'agencement, c'est ce qui forme l'unité réelle des choses, qui fait coexister les choses entre elles. Il est lié aux devenirs puisque chaque agencement est susceptible de produire un devenir. Chaque agencement est particulier à une situation, il est multiple et établit des relations entre des éléments différents tels que les relations, les circonstances et les idées par exemple. Agencer c'est penser avec « et », plutôt que penser avec « est » ou avec « ou » ; c'est donc penser dans la multiplicité et non dans la dualité.

2.4. Le rhizome et la multiplicité

Le concept de multiplicité renvoie à un ensemble de dimensions tenues ensemble. Mais pour Deleuze (2003), le plus important est ce qui se trouve entre ces dimensions ; ce qui est « entre » en fait l'inséparabilité. C'est pourquoi il dit que la multiplicité croît par le milieu et il utilise la métaphore du rhizome qu'il construit comme un concept.

Le rhizome se différencie des racines de l'arbre. La représentation par racines va d'un point à l'autre de manière ordonnée et hiérarchisée. Le rhizome forme au contraire une ligne qui passe entre les points, qui bifurque sans logique préétablie. « *N'importe quel point du rhizome peut être connecté avec n'importe quel autre* » (Deleuze et Guattari, 1980, p. 13). Cela constitue deux formes de pensées différentes. Les lignes constituées par la pensée rhizomatique sont considérées par Deleuze comme de possibles devenirs qui se développeront ou non dans le contexte dans lequel elles ont été tracées.

Le déroulement d'une activité est très souvent constitué en rhizome. En écrivant un texte, nous passons d'un point à un autre, nous faisons des rencontres avec des idées, nous sommes attirés par un élément qui nous renvoie à un autre et « fait devenir » avec notre travail, bref penser par rhizome c'est penser parmi les choses, dans les choses, dans lesquelles des agencements adviennent.

Le rhizome s'inscrit dans une logique multiple et non binaire, car chaque point peut être connecté à un autre sans logique prédéfinie. En raisonnant à partir du concept de rhizome, la hiérarchie théorie/pratique par exemple ne fait plus sens. Tous les éléments intervenant dans une situation sont connectés sans ordre de préséance entre eux. Dans une situation de travail social, les différents éléments hétérogènes qu'elle contient permettront au travailleur social de faire des alliances, de relier des idées sans ordre préétabli, qui lui permettront de répondre à la situation. Ces alliances pouvant comprendre des idées, des référentiels, des méthodologies, des intuitions, des sentirs s'uniront entre elles pour former ce que l'on pourrait appeler un alliage théorie/pratique, alors inséparable et multiple. Dans un alliage aucun des éléments ne perd ses propriétés, au contraire l'alliage renforce les propriétés de chacun des éléments. James développe la même idée lorsqu'il parle de la déambulation pour construire la connaissance et circuler entre les expériences.

3. Conception du savoir et de la connaissance en ergologie

La démarche ergologique développe une conception du savoir et de la connaissance qui ne se contente pas du patrimoine théorique accumulé dans les divers domaines des sciences, son point de départ est l'activité. Le concept d'activité est un concept n'appartenant à aucun champ particulier et implique que tout doit être rejoué et repositionné dans chaque situation d'activité. Largement héritée de l'ergonomie wisnérienne, l'ergologie a enrichi le concept d'activité en le situant au point de convergence de plusieurs disciplines scientifiques. L'ergologie s'appuie sur l'idée qu'un certain nombre de savoirs sont immergés dans l'activité (investis ou en adhérence) et dialoguent avec d'autres savoirs (institués ou en désadhérence), soit des savoirs disciplinaires scientifiquement reconnus. De ce fait, elle

formalise un mode particulier de production de connaissances reposant sur le dialogue entre les savoirs produits par les disciplines et les savoirs produits par les protagonistes dans leur activité. C'est un choix épistémologique fondamental car l'ergologie admet que les connaissances disciplinaires peuvent être perturbées par celles produites dans l'activité.

Dans cette démarche, des dispositifs intitulés « dispositif dynamique à trois pôles » sont mis en place pour permettre un agir prenant en compte l'intelligence des personnes au travail et leurs souhaits. Ce dispositif vise à confronter les deux types de savoirs décrits ci-avant (pôles 1 et 2), la confrontation se réalisant toujours sous l'égide d'un troisième pôle nommé le pôle de « l'exigence ergologique », le pôle des valeurs. La notion d'exigence renvoie à un état d'esprit dans le mode de relation entre les protagonistes des deux premiers pôles, empreint de reconnaissance réciproque, dans un partage des valeurs, en considérant que les savoirs investis par les protagonistes de l'activité ne sont pas des « sous-savoirs » et qu'à l'inverse, ceux produits par les disciplines ne sont pas nécessairement déconnectés de la réalité. C'est l'ensemble de ces savoirs mis en dialogue qui permet une réflexion sur l'action. Le terme « dynamique » renvoie au fait que ces dispositifs constituent à chaque fois des rencontres d'activités entre les apprentissages produits par les protagonistes de l'activité, les concepts convoqués par ceux-ci et les « renormalisations » constantes des normes antécédentes dans lesquelles chaque activité est prise.

Ce dialogue passe toujours par le rapport avec des valeurs : valeurs vitales, valeurs humaines, valeurs sociales, valeurs philosophiques. Pour l'ergologie, toute activité passe par un débat de normes et une « renormalisation » des valeurs pour les actualiser et les rendre compatibles avec l'activité en cours. Ceci se fait dans une double anticipation. La première est la prise en compte de la norme préexistante ou antécédente qui indique comment faire une chose, il s'agit de la norme socialement reconnue. La seconde prend en compte nos propres valeurs et la manière dont celles-ci font ingression dans l'activité, font advenir un débat de normes qui s'achève par une « renormalisation » de la situation. Advient alors une nouvelle situation prenant en compte la manière dont les choix se sont imposés

dans l'activité entre ces différentes normes et valeurs. Ici aussi, même muni de connaissances spécifiques à son métier, le travailleur ne les applique pas mécaniquement dans l'activité. En lien avec la totalité de l'environnement, la totalité de l'être et de ses possibles, il va prendre en compte ses propres valeurs et interpréter la situation. Ces choix se font avec l'organisme et l'environnement actif, soit la totalité de l'être et de ses possibles, développé dans le concept de « corps-soi » par Schwartz (2001). L'activité est constamment redéfinie en fonction de l'évolution de la situation singulière, tel un accordage que nous pourrions également définir comme un « bricolage » entre des éléments épars. Selon di Ruzza (2003) le principe épistémologique qui définirait l'ergologie serait le suivant :

« s'il est impossible de prévoir ce que font réellement les personnes, c'est que toute activité humaine est non anticipable. Elle est toujours un lieu de rencontres singulières entre le prescrit, le prévu, l'anticipé, le normalisé et l'histoire personnelle des êtres humains. Et seule la personne concernée peut dire, plus ou moins facilement, les raisons de la manière dont elle engendre et dont elle gère l'écart entre les normes antécédentes de toutes natures et son activité réelle » (p. 51).

Par contre, l'ergologie distingue les objets de connaissance à partir du postulat qu'il existe plusieurs manières de connaître quelque chose, elle introduit plusieurs registres de disciplines scientifiques qui se conceptualisent selon différents niveaux d'« épistémicités » permettant de distinguer les objets de connaissance selon qu'ils suscitent des débats de normes ou non. Et selon di Ruzza (2013) le dispositif ergologique rassemblerait « des méthodes permettant de produire des connaissances sur des objets-sujets alors que le modèle épistémique serait l'ensemble des méthodes permettant de produire des connaissances sur des objets » (p. 62).

Le pragmatisme ne fait pas de distinction entre les objets de connaissance. Même si l'ergologie ne pose pas de subordination entre savoirs, il nous semble néanmoins qu'elle instaure une dualité entre ces deux types de savoirs. Cette dualité pourrait être résolue dans l'activité si l'on suit Canguilhem (1983), qui parle de l'unité de l'expérience par la mise en tension de l'agir et de la connaissance dans l'activité. Comme l'indique Roth « si l'action est toujours à quelque

degré création, c'est en tant que l'agir ne peut pas être pensé selon Canguilhem comme un strict prolongement de la connaissance objective » (2013, p. 186). Ce qui renvoie, comme le dit Roth à la non subordination entre savoir et agir, au fait que l'on ne peut pas réduire l'agir à la connaissance. Canguilhem insiste sur le fait que le savoir et l'agir ne sont pas réductibles l'un à l'autre et que « l'action déborde la connaissance » (p. 224) et n'est pas une prolongation de celle-ci.

4. Concepts issus de l'ergologie

Nous souhaitons développer brièvement trois concepts qui nous semblent être au centre de la démarche ergologique. Le premier est l'écart entre prescrit et réel dans l'activité ; le second est le concept de corps-soi et le troisième est celui des savoirs et des normes dans l'activité.

4.1. L'écart entre le prescrit et le réel dans l'activité

L'écart existant dans toute activité entre le prescrit et le réel a été démontré par de nombreuses études, notamment en ergonomie. C'est en observant les caractéristiques microscopiques d'une activité que l'on peut constater qu'il y a toujours un écart entre le réel de la tâche et son prescrit, c'est universel. Les ergonomes l'ont beaucoup observé et tous les exemples montrent qu'il est impossible de penser l'activité en dehors de l'exécution de celle-ci, même si les concepteurs de l'activité l'imaginent de la manière la plus rationnelle possible.

De plus, cet écart est toujours singulier, même si des régularités en tendance existent, l'écart est à chaque fois produit par une personne dans sa singularité et dans la singularité de la situation. Ce qui a pour conséquence que l'écart ne peut pas être prévu, ni anticipé. L'organisation scientifique du travail pensée en dehors des personnes constitue, si celles-ci s'y conforment, ce que Schwartz appelle l'axe de « l'invivable » (2012). Par ce terme, il entend le fait que toute vie humaine ne peut pas se déployer en santé dès que le milieu lui impose ses propres normes et l'empêche de penser sa propre activité. Pour Schwartz (2012), la raison de cet écart est à mettre en lien avec une tentative de rendre le travail vivable. Cet écart est traversé par un intense débat de valeurs qui précède les choix

constants faits par l'opérateur au travail. Ces choix, issus de l'arbitrage entre des valeurs propres à l'opérateur et ce qui est demandé par l'activité sont précédés par ce que l'ergologie nomme « un débat de normes ».

Nous savons que l'activité n'est pas uniquement constituée de la réalisation des tâches mais qu'il s'y joue beaucoup d'autres choses que ce qu'il y a à effectuer. L'activité ne peut jamais être entièrement prévisible car toute situation comporte des inconnues et des imprévisibles. L'activité réelle comprend également ce que le travailleur voudrait pouvoir réaliser mais qu'il ne peut pas faire, tout ce qui est empêché mais qui a été pensé par le travailleur. L'activité est en général un compromis entre des exigences prescrites et les ressources effectives mobilisables par le travailleur dans la réalité. Elle n'est jamais réductible à l'activité prescrite qu'elle interprète constamment. Par ailleurs, l'activité n'est jamais qu'individuelle, elle comporte toujours des aspects collectifs et culturels.

La présence énigmatique d'une personne dans une situation singulière est conceptualisée par Schwartz par l'idée « des dramatiques d'usage de soi » dans les situations de travail (2012). Cette idée renvoie au fait que toute activité de travail est une dramatique dans le sens où toute situation met en jeu l'usage de soi par soi et l'usage de soi par les autres.

4.2. Le « corps-soi »

Sachant que l'engagement dans l'activité passe toujours par le corps vivant et qu'il est impossible d'en exclure l'être psychique et historique, Schwartz développe le concept de « corps-soi » à partir du concept de « soi », (2011). Pour éviter le terme trop codé de « sujet » et ne pas « neutraliser cette dimension d'une poursuite de la vie en nous » (p. 151), le terme de « soi », a été choisi pour son ouverture. « Soi », ce n'est pas « Je », c'est une entité qui rassemble le biologique, l'historique et le singulier. Travailler, ce serait mettre en synergie ce triple ancrage dans le traitement des débats de normes. Un premier ancrage biologique constitué par le corps reçu à la naissance, un second ancrage historique au travers des débats de normes par soi et par les autres prenant sens dans un moment particulier de l'histoire et un troisième constitué par la singularité dans l'expérience de vie de

chaque personne. Cet ensemble constitué par le corps, la pensée, les sentiments, les représentations permet de « recoudre » les morceaux entre pensée et agir. Il s'agit bien de la totalité de l'être comprenant l'entier de l'organisme ainsi que son environnement actif qui composent toute activité. A l'intérieur de ce « corps-soi » se jouent les débats de normes et de valeurs inséparables de toute activité humaine. Ce concept renforce également l'idée de l'omniprésence du corps dans l'activité, ce qui pouvait paraître évident dans l'agir industriel mais l'est beaucoup moins dans les services, activités dans lesquelles l'intellect apparaît toujours comme dominant.

4.3. Les savoirs et les normes dans l'activité

L'approche ergologique fait l'hypothèse qu'au sein de l'activité, des savoirs sont mis en œuvre. Elle distingue deux types de savoirs. En ce sens, elle produit une dualité tout en disant que le concept d'activité doit servir à décloisonner ces savoirs. Nous l'avons vu précédemment, il s'agit des savoirs académiques « institués ou en désadhérence » et les savoirs produits dans l'activité « investis ou en adhérence ». Ces derniers sont impérativement requis par l'ergologie, on ne peut pas connaître l'activité sans eux. Le concept d'activité impose de penser les tensions entre ce couple de savoirs. Un concept est bien du côté de la « désadhérence » puisque, contrairement à un simple mot, il est produit par la concaténation et la confrontation.

La concaténation est la mise en bloc d'idées ayant des liens avec d'autres concepts dans un référentiel théorique. La confrontation est la mise en relation du concept avec la réalité. Cela ressemble à ce qui est appelé processus de « couplage » dans une expérience scientifique dite « dure ». Mais un concept n'est jamais totalement en « désadhérence » car il y a toujours des idées rencontrées dans l'existence qui interviennent, il n'est totalement en « désadhérence » que théoriquement. Nous faisons l'expérience de l'existence dans le présent, mais ce présent est « truffé » de normes qui sont anticipées, donc dans la « désadhérence », avec lesquelles il va falloir composer dans l'activité sans mutiler notre expérience, qui elle, est toujours un va-et-vient entre « désadhérence » et « adhérence ». Le problème serait pour l'ergologie, de n'utiliser que des concepts en « désadhérence » pour normaliser l'activité, ce qui constituerait une usurpation de l'activité humaine. Qui plus est, l'activité est

indissociable d'un débat de normes. Le terme « débat de normes » vient de Canguilhem, qui indique que pour s'affirmer dans le monde tout en conservant sa singularité, il y a toujours un débat entre l'organisme et le monde environnant (Roth, 2013).

Que signifie vivre un débat de normes dans l'activité ? Un travailleur ne reçoit pas de normes sans les retraiter, à différents degrés selon l'activité. Ici la norme est définie dans son sens prescriptif, telle une injonction de ce qui doit être pensé, un idéal qu'il serait bon de réaliser ; autrement dit, un prescriptif qui affirme une valeur et qui sollicite des comportements. Associer « débat » avec « normes » pourrait signifier qu'il s'agit d'une réaction spontanée d'opposition à des exigences, autrement dit à des normes que le milieu cherche à imposer à une existence (Roth, 2013). C'est un conflit entre deux systèmes de valeurs, la valeur étant le résultat d'un choix et entre deux normes, et la norme étant ce qui est imposé, institué ou ce qui s'impose dans l'activité.

Négocier entre ces injonctions amène à un processus d'ajustement permettant l'activité, qui est alors le résultat d'un compromis entre ce qui nous est demandé et ce qui va être réalisé. « Renormaliser » en ergologie, c'est produire des normes acceptables dans la situation singulière de l'activité. C'est par la renormalisation que l'on peut rendre visibles et compatibles les différents systèmes normatifs, dans les choix que l'on fera pour agir. Selon Clot (2008), la renormalisation serait de décider de ce que nous ne faisons pas pour pouvoir réaliser ce qui est à faire. L'activité est vue comme expérience des normes, soit la façon dont chacun négocie son rapport avec les normes antécédentes.

5. Pragmatisme et ergologie quels intérêts communs ?

Nous allons maintenant tenter de mettre en évidence quelques proximités entre les idées du pragmatisme et celles de l'ergologie et voir si les concepts du pragmatisme peuvent avoir un intérêt pour la démarche ergologique.

Les concepts du pragmatisme et ceux issus de la démarche ergologique constituent deux manières différentes de penser ayant un

impact sur l'activité. Il s'agit de deux entrées différentes dont certains éléments peuvent à notre avis s'enrichir, se féconder les uns et les autres.

Comme nous l'avons vu, le pragmatisme développe une conception de l'activité qui est prioritairement l'action du monde sur les sujets et secondairement des sujets sur le monde. Dans la démarche ergologique, la question des connaissances passe nécessairement par l'activité, dans le pragmatisme la question des connaissances passe par l'expérience. Nous partons du point de vue que chaque activité est la conséquence d'une expérience et est également en soi une expérience. Nous expérimentons chacune de nos activités tant dans les éléments qui sont présents dans chacune d'entre elles que dans les effets qu'elles produisent ou les empêchements qu'elles contiennent. Nous pouvons dire alors qu'il est possible d'associer expérience et activité en énonçant que l'activité découle de l'expérience et que nous avons l'expérience de nos activités. Ainsi ce serait l'expérience qui unifie les connaissances dans chaque activité singulière et chaque activité singulière serait située dans une chaîne d'expériences.

Cette idée rejoint Jullien (2002) qui prend en compte la propension d'une situation à se développer selon un potentiel chaque fois singulier. Elle rejoint également la notion d'agencement chez Deleuze qui montre notamment que l'agent dans l'activité est pris dans un agencement de forces et de contraintes et que par conséquent il est impossible de parler d'agir rationnel. L'activité découle des agencements qui la constitue et la transforme au fur et à mesure de son évolution.

Selon Schwartz (2012), l'activité est enchâssée dans son rapport aux différents milieux de vie, dans un débat de normes ayant pour finalité sa transformation. Si l'agencement et le devenir sont des processus de « double-capture », c'est-à-dire comme le conçoit Deleuze (1996) des transformations mutuelles dans lesquelles les éléments d'une situation se transforment de manière imprévisible, alors nous pourrions rapprocher cette idée avec celle du dialogue des savoirs institués et des savoirs investis propres à la démarche ergologique. Ces savoirs nous semblent entrer en dialogue dans un processus de double capture qui les transforment mutuellement, de manière non anticipable, selon les situations singulières d'activité.

Dans l'approche ergologique, l'activité est également vue comme singulière et jamais reproductible de la même manière, elle tient aussi compte de ce qui a précédé. Il y a une proximité avec les idées de Deleuze et de Whitehead puisque que c'est en donnant de l'importance à un aspect spécifique dans l'action, et surtout en renormalisant la situation, que le travailleur est pris dans un agencement de forces et de contraintes. L'activité découle des agencements qui la constituent et la transforment au fur et à mesure de son évolution. Cette notion renvoie à l'écart toujours présent entre l'activité prescrite et l'activité réelle ainsi qu'aux renormalisations constamment effectuées par l'agent de l'activité pour la transformer. Toutefois, si l'on réfléchit la « renormalisation » dans la pensée du pragmatisme, il ne faudrait pas redonner au sujet une responsabilité prépondérante dans cette action mais penser la renormalisation comme inhérente à l'ensemble de la situation qui fait que « ça se renormalise ».

Si nous considérons que les différents savoirs peuvent se transformer mutuellement, notamment par la mise en place de dispositifs à trois pôles, nous avancerons que l'idée de double-capture, telle que l'a développée Deleuze peut enrichir la réflexion de l'ergologie sur cette question. L'idée de captures mutuelles de savoirs nous fait sortir de la dualité qui exclut les possibilités de devenir telles que Deleuze les conceptualisent et qui concernent la question des transformations mutuelles. Ainsi, l'idée que chaque agencement peut produire un devenir qui est à chaque fois particulier à une situation, dans une déclinaison de variables infinies, rejoint l'idée que pour l'ergologie, chaque situation est singulière et que c'est par les débats de normes qu'elle va susciter qu'elle produit un agencement singulier affecté par tout l'environnement. La notion d'agencements combinatoires semble effective tant dans l'approche ergologique que dans les idées du pragmatisme.

Quant à la question des normes, elles sont également prises en compte dans l'activité pour le pragmatisme. Elles sont comprises comme des forces qui interviennent dans l'activité, non pas de façon mécanique, mais en faisant ingression dans l'activité qui les prend en compte, à sa manière et en fonction de la situation. Ce sont les effets de ces forces qui sont importants. Le réajustement constant de ses

propres normes et valeurs dans l'activité, idée centrale de la démarche ergologique, nous semble proche de l'idée de créativité chez Whitehead (1995) notamment. En effet, Whitehead parle de créativité dans l'expérience pour indiquer que chaque expérience est un évènement dans lequel nous créons les choses à notre manière. Créer les choses à notre manière semble indiquer que nous traitons la norme intervenant dans l'activité, à notre manière ; un évènement ou une situation ne se produisent pas deux fois de la même manière. De manière identique, l'approche ergologique indique que l'activité n'est jamais reproductible à l'identique. Chez Whitehead, nous donnons de l'importance à tel ou tel aspect dans nos actions ; renormaliser les normes antécédentes dans l'approche ergologique indique l'importance que nous donnons à tel ou tel aspect dans la situation.

Un lien s'impose entre la démarche ergologique et le concept de rhizome de Deleuze (1996). Le rhizome forme une ligne qui passe entre les points sans chercher à les relier, opérant des bifurcations sans logique préalable. L'activité se déroule souvent de façon rhizomatique, dans la multiplicité des possibles et non dans une logique binaire. « *Les multiplicités sont rhizomatiques, et dénoncent les pseudo-multiplicités arborescentes* » (Deleuze et Guattari, 1980, p. 14). En ergologie, chaque situation porte en elle des « réserves d'alternatives », et la plupart du temps leur logique n'est pas binaire. La manière dont les individus rencontrent la norme, font des choix de valeurs dans l'activité, va amener vers l'actualisation de l'une ou l'autre alternative. Il nous semble que cette idée est en accord avec le pragmatisme car, ce qui fait sens, c'est comment dans l'expérience singulière de chacun, en fonction de sa propre normativité et en fonction du milieu, l'action sera différente. Nous pourrions dire que c'est la manière dont la situation fait ingression dans le débat de normes qui donne lieu à une renormalisation singulière.

Le rhizome est un concept mettant les choses en rapport. Penser par rhizome pose le postulat qu'il n'y a pas de hiérarchie entre théorie et pratique. L'expérimentation est toujours rhizomatique car elle met les éléments en rapport entre eux sans ordre pré établi. En ergologie, il n'y a pas de subordination entre les savoirs institués et les savoirs investis, mais dialogue entre les deux, en les mettant en rapport. Un dialogue n'est toutefois pas nécessairement rhizomatique,

pour qu'il le soit, il faudrait montrer que tous les éléments qui constituent la situation de dialogue concourent ensemble dans des directions mouvantes, multiples et non déterminées.

Lorsque l'on parle de « posture ergologique », on entend par là l'impossibilité à standardiser les situations, le déploiement toujours singulier de l'activité, l'inconfort intellectuel dans lequel cette posture nous met parce qu'elle oblige à toujours nous mettre en situation d'apprentissage des situations rencontrées. Cette posture n'est pas en exterritorialité, elle est au cœur de l'expérience, sachant que l'expérience de l'activité a démontré que celle-ci n'était jamais une exécution pure, mais une négociation avec un usage de soi par soi, un usage de soi par les autres et nous ajouterons un usage de soi par l'environnement ou par les éléments composant toute situation. Être dans une posture ergologique c'est être dans l'activité. Ajoutons que dans cette posture, le savoir n'est la propriété de personne mais qu'il se construit et se reconstruit dans des dispositifs permettant la rencontre de tous les protagonistes. En ergologie, les concepts sont toujours instables et ont pour propriété une certaine plasticité. Ils sont toujours appelés à être retravaillés dans les situations, ils sont toujours pris dans les normes antécédentes imposées à l'activité et les valeurs des personnes en activité, qui vont alors s'en emparer pour renormaliser les situations.

De même, pour le pragmatisme, « *c'est l'attitude qui consiste à se détourner des choses premières, des principes, des "catégories", des nécessités supposées pour se tourner vers les choses dernières, les fruits, les conséquences, les faits* » (James, 2007, p. 120). Observer le travail pourrait être approché de l'idée formulée par le pragmatisme par : « *observer la vérité à l'œuvre sur des cas particuliers pour les généraliser ensuite* » (p. 130). L'idée de vérité n'a de sens qu'au sein de l'expérience et parler du travail sans tenir compte de ce qu'en disent les protagonistes ne peut pas avoir valeur de vérité. Les postures du pragmatisme et de l'ergologie donnent toutes deux une idée de la vérité qui constitue une valeur et fonctionne au sein des expériences et non pas de façon abstraite et rationnelle.

Nous suggérons également que le pragmatisme semble proche à la fois du champ épistémique, et à la fois du champ ergologique. Cela remet en question la séparation de l'étude des objets selon qu'ils

sont ou non soumis à des débats de normes. Lier la posture épistémique à la posture ergologique signifie prendre en compte que dans toute activité coexistent les deux postures. Prévost-Carpentier (2014) prend l'exemple des conditions de travail qui sont issues de débats de normes de multiples niveaux, mais également ancrées dans des problèmes tels que les mesures d'exposition aux produits chimiques ou aux bruits par exemple, et qui sont des objets non soumis à des débats de normes. Concernant le champ épistémique, les sciences mettent en place des protocoles expérimentaux permettant de donner des réponses sous forme de résultats observables et de lois générales, ce qui n'est le cas ni dans le pragmatisme, ni dans l'approche ergologique.

Conclusion

La pensée du pragmatisme et la pensée ergologique ne se veulent ni dogmatique, ni doctrinales. Elles développent plutôt des postures et des attitudes du fait que l'on ne peut jamais standardiser des situations en ergologie et que la notion d'expérience dans le pragmatisme n'est jamais catégorisable, mais se pense dans ses effets. L'idée de la vérité dans les deux approches est une idée qui fonctionne au sein des expériences et non pas de façon abstraite et rationnelle. Canguilhem nous l'enseigne également lorsqu'il affirme « *ce qui garantit l'efficacité théorique ou la valeur d'un concept, c'est sa fonction d'opérateur* » (1983, p. 360).

Dans le pragmatisme, comme dans l'ergologie, tout se repositionne dans chaque situation toujours singulière, il n'y a pas de catégorisation et toute activité est conséquence d'une expérience et expérience en soi. En prenant en compte les protagonistes du travail dans la production de connaissances, l'ergologie met également l'expérience au centre de la réflexion.

Nous avons tenté de développer des systèmes de pensée qui nous semblaient avoir des proximités. Il nous semble que ce sont deux manières de penser ayant un impact sur l'activité, constituant deux entrées différentes dont certains éléments peuvent s'enrichir, se féconder l'un et l'autre pour une plus grande richesse dans le développement du concept d'activité. Toutefois, ces deux approches

constituent leur objet de manière différente, c'est peut-être la limite de l'interdisciplinarité car mêler deux approches oblige à ne pas oublier qu'elles émanent de traditions de pensée différentes, française pour l'une, anglo-saxonne pour l'autre, et que les concepts sont construits pour régler des types de situations différents.

Les concepts du pragmatisme attirent notre attention sur un monde non dualiste, ce qui a pour effet un agir unifié. Le concept d'expérience fait éclater le sujet en prenant en compte tout ce qui existe en dehors de lui. Dans le pragmatisme, l'expérience est un concept mais aussi un mode d'exister, caractérisé par l'engagement. Étant donné qu'il faut voir les résultats de l'action et que l'on ne peut pas les connaître à l'avance, cela demande un engagement qui prend en compte toutes les occasions de faire partie du monde.

Ces approches ou courants transforment notre conception de l'activité. Le pragmatisme nous enseigne que ce sont bien nos idées qui transforment le monde et leur mise en œuvre qui ont des effets sur chaque situation. Schwartz (2011) pour la démarche ergologique, à travers son concept de corps-soi nous dit que l'activité traverse l'ensemble des dimensions de la personne en agir, ce qui nous fait sortir de la dualité et oblige à penser l'activité comme un objet situé entre les éléments que chaque situation singulière contient, dans son potentiel ou sa propension comme l'explique Jullien, dans l'expérience de celle-ci.

Comme le dit Schwartz (2012), s'il n'y a pas de vie humaine sans normes, il est impossible et invivable de vivre dans la pure application des normes. C'est pourquoi, il y a nécessité continue de renormaliser, autrement dit de « *dessiner les pointillés d'un autre monde* ». Le pragmatisme nous apprend que nos idées transforment le monde et que c'est bien la mise en œuvre de ces idées qui ont des effets sur chaque situation. En ce sens, la pensée du pragmatisme partage avec l'ergologie le fait que : « *l'activité traverse le corps et l'âme, l'affectif et le rationnel, l'inconscient, le préconscient et le conscient, le verbal et le non verbal, le non codifié et le formalisé, le biologique et le culturel* » (Schwartz, 2012, p. 118), ce qui nous fait sortir de la dualité.

La perspective ergologique est peut-être celle de la médiation entre la personne qui travaille et tout son environnement, ce qui oblige à penser l'activité comme un objet situé entre les éléments que chaque situation singulière contient, dans l'expérience de celle-ci. Si la démarche ergologique prend en compte toutes les parties prenantes des situations, il semble alors que cette démarche peut être proche du concept de multiplicité de Deleuze (1996) qui renvoie à un ensemble de dimensions tenues ensemble et au fait que dans la multiplicité, il n'y a pas de distinction entre théorie et pratique, ce sont des activités multiples se fécondant.

Références bibliographiques

CANGUILHEM G. (1983), *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Librairie Vrin.

COBB Jr., JOHN B. (2010), *Lexique whiteheadien. Les catégories de procès et réalité*, Bruxelles, Éditions Chromatika.

DEBAISE D. (2007), « Vocabulaire de Whitehead », dans *Vocabulaire des philosophes*, Paris, Ellipse.

DEBAISE D. (2015), « L'intensification de l'expérience », dans Debaise et Stengers (Ed.), *Gestes spéculatifs*, Dijon, Les presses du réel.

DELEUZE G. (2003), *Deux régimes de fous*, Paris, Éditions de Minuit.

DELEUZE G., PARNET C. (1996), *Dialogues*, Paris, Flammarion.

DELEUZE G., GUATTARI F. (1980), *Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit.

DELLA CROCE C. (2014), *L'expérience comme unification des connaissances dans l'agir*, Institut d'ergologie/Département de Philosophie, Aix-Marseille Université.

DI RUZZA R. (2013), « Mythes et réalités du modèle épistémique », *Ergologia* n° 8, p. 61-99.

DI RUZZA R. (2003), *De l'économie politique à l'ergologie, lettre aux amis*, Paris, L'Harmattan.

GALETIC S. (2008), « Théorie et pratique chez William James », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, IV 3, Actes 1, p. 52-80.

JAMES W. (2007), *Le pragmatisme*, Paris, Flammarion, Coll. Champs classiques.

JAMES W. (2010), *La psychologie de la croyance et autres essais pragmatistes*, Nantes, Éditions Cécile Defaut.

JONCKHEERE DE C. (2010), *83 mots pour penser l'intervention en travail social*, Genève, Éditions IES.

JONCKHEERE DE C. (2013), « Quels modèles de recherche scientifique en Travail social ? », dans AFFUTS, *Constitution du travail social en tant que discipline, problèmes épistémologiques et politiques*, chapitre 1, Rennes, Presses de l'École des Hautes Études en Santé Publique.

JULLIEN (2015), *De l'être au vivre, lexique euro-chinois de la pensée*, Paris, NRF, Éditions Gallimard.

PREVOST-CARPENTIER M. (2014), *Synthèse d'atelier. Deuxième colloque international d'ergologie*, Haute école de travail social, Sierre, Suisse.

ROTH X. (2013), *Georges Canguilhem et l'unité de l'expérience : Juger et agir : 1926 – 1939*, Paris, Librairie Vrin.

SCHWARTZ Y. (2012), « Une histoire philosophique du concept d'activité : quelques repères première partie », *Ergologia*, n° 6, p. 115-179.

SCHWARTZ Y. (2011), « Pourquoi le concept de corps-soi ? Corps-soi, activité, expérience », *Travail et apprentissages*, n° 7, p. 148-177.

SCHWARTZ Y. (2000), « Discipline épistémique, discipline ergologique. Paideia et politeia », dans Bruno Maggi (dir.), *Manière de penser et manière d'agir en éducation et en formation*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 32-68.

WHITEHEAD A.N. (1998), *Le concept de nature*, Paris, Librairie Vrin.